



— — —

Ultime Retouche

Françoise Rey

— — —

Tabou

FRANÇOISE REY

Ultime Retouche

Roman

COLLECTION



T A B O U É D I T I O N S
91490 MILLY-LA-FORÊT, FRANCE

© 2013 Tabou Éditions, tous droits réservés.

Première édition

1.1500.CP.11/13

*« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. » (Art. L.122-4 du Code de la Propriété intellectuelle)
Aux termes de l'article L.122-5, seules « les copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées.
La diffusion sur internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite.*

Imprimé en UE par Color Pack, 4400 Nyiregyhaza, Hongrie

Dépôt légal : 4^e trimestre 2013

ISBN édition papier : 978-2-36326-018-5

ISBN édition numérique : 978-2-36326-536-4

Prologue

I

Printemps 1960

La mort vient d'entrer dans cette maison calme, sans esbroufe, comme chez elle. La petite n'aurait pas pensé que ce pourrait être si simple, si discret, si élégant. Elle a vu des films où les gens se tordaient les mains, se jetaient à genoux, hurlaient leur douleur, s'adonnaient à une gestuelle insupportable et burlesque, ou bien demeuraient pétrifiés, anéantis, dans un grand silence tragique qui leur ouvrait les yeux et la bouche pour un cri d'épouvante muet, de révolte hagarde. Mais autour d'elle, il n'y a que des bruissements froufrounants, des glissements feutrés. Le monde va et vient, un monde de fantômes chuchotant aux chorégraphies ouatées, aux regards bienveillants. Des dames parfumées l'ont embrassée, Nanie lui a fait un thé au miel, la voisine sourit gentiment en disposant un bouquet d'arums, une flamme de bougie s'échevelle au passage des fleurs.

« Là, tout n'est qu'ordre et beauté.

Luxe, calme et volupté ».

Justement, elle a travaillé sur cette poésie avant-hier, avec Mlle Pralon. Le joli professeur a parlé de sensualité, de doux engourdissement, de chaleur propice à la langueur. Il fait chaud ici aussi. Au pied du lit de sa mère, qui semble dormir d'un sommeil indifférent, la petite baisse la tête, pour sentir un peu d'air sur son cou. Il n'y a pas longtemps qu'elle a fait couper ses cheveux, sa nuque dégagée lui procure des sensations encore nouvelles, à la fois douces et rafraîchissantes. Elle a l'air de prier, de se recueillir, ou de s'abandonner à la peine pour laisser couler ses larmes. En fait, elle ne ressent rien qu'un étrange bien-être. Voilà. C'est arrivé. Une chose dont elle a si souvent rêvé !

L'enfance est derrière elle, l'adolescence après l'a remplacée, avec ses questions, ses rébellions, ses outrances. Cette femme jeune encore, lisse et froide sur son lit blanc, était devenue l'ennemie, l'éternelle insatisfaite, l'éternelle maladroite, la malvenue, une sorte d'intruse dans le nouveau monde à découvrir, une autorité rigide aux principes inflexibles. « Non, tu ne sortiras pas toute seule samedi ! Non, tu ne mettras pas de collant. Comment ? Un 2 en physique ? Et ce mot sur ton carnet : "Insolence" ? La télévision, c'est pour le trimestre ! Je suis seule à t'élever, moi, je dois veiller au grain ! »

Le père était loin, depuis le divorce. La mère, souvent partie pour des congrès, des stages ; mais elle déléguait. Nanie, grand-mère Rose, tante Gaby venaient s'installer, appliquaient les consignes à la lettre. Jamais de jeune fille, de baby-sitter étudiante qu'on aurait pu fléchir. « Juste ce soir, le film à la télé, s'il te plaît ? » Autour de la petite gravitait la volonté ferme de la bien élever, et cette cohésion du système l'horripilait, en lui

apparaissant l'œuvre détestable d'une seule femme dont, les soirs de grande hargne, toute maugréante de vindicte entre ses draps trop sages, elle souhaitait la disparition.

Elle est exaucée. Réduite au silence, sa mère occupe encore les lieux, règne sur les préoccupations. Mais c'est d'elle aussi, d'elle surtout, qu'on se soucie à présent, elle la petite orpheline, qu'on entoure, qu'on ménage, qu'on embrasse. Demain, le corps, le visage de sa mère s'éloigneront à tout jamais, ses gestes exaspérés, contenus pourtant, ses mimiques scandalisées, ce pli de sa lèvre qui réproouve, ce froncement de sourcil qui condamne, finis. La mort a tout figé, tout saisi, tout puni. Demain... Un homme est là près d'elle, depuis tout à l'heure. Elle le devine embarrassé de compassion. Sans le regarder, elle le reconnaît aux effluves de son eau de toilette. C'est François, un des compagnons d'études de sa mère. Il est médecin légiste. La petite s'est indignée, naguère, en apprenant en quoi consistait son travail. Elle n'en revenait pas. « François ? Il touche les morts ? C'est répugnant ! Il ne fait que ça, toucher les cadavres ? » Réponse de sa mère, chirurgien en gastro-entérologie : « Ne sois pas sotte ! C'est parfois moins répugnant que de toucher les vivants ! »

La petite s'imaginait qu'il devait avoir les mains moites et glacées, un peu tremblantes. Mais il vient de poser sur sa nuque toujours courbée le démenti d'une paume tiède et douce, dont il entame une lente friction pleine de suave sollicitude. La nuque de la petite a d'abord frémi, et voilà qu'elle s'abandonne au massage avec une complaisance qu'il doit prendre pour de l'accablement. Il approche la bouche de son oreille, murmure pour elle seule une berceuse tendre et

lénifiante. « Mon petit chat ! Là, là, mon petit chat... » La main de François est merveilleuse de bonté dispensée, de mansuétude, et son désir de consoler lui dicte la juste emprise, ferme sans dureté, solide et fondante à la fois. Le cou de la petite coulisse sous ces phalanges avec une béatitude féline, des mouvements qui encouragent la caresse, des ondulations qui la réclament, tandis que, enorgueilli de son pouvoir, il poursuit ses incantations : « Oui, là, là, mon petit chat... ». Son intonation est profonde et persuasive, il l'endort de volupté, l'hypnotise de douceur, l'enveloppe, de la voix et du geste, dans une quiétude magique. Toute résistance est désormais inutile, d'ailleurs elle n'y songe même pas, cet homme a trouvé le chemin de son bonheur, un grand bonheur serein fait d'attente heureuse, de patience, d'harmonie. Son esprit flotte, libre, dans la pièce où ils sont seuls avec la morte, son cœur bat la cadence lourde et pleine de la vie, elle se sent exister, peser son vrai poids de chair et de sang, ronronner comme une magnifique inépuisable machine, la vie est en elle comme de l'huile dans une jarre, onctueuse, douce, riche de mille reflets, de mille parfums, d'un milliard de possibles, toute la félicité du monde s'est réfugiée sous ses cheveux courts que François effleure à chaque voyage de sa main savante, au sommet de sa colonne vertébrale où ses cervicales, charmées, ne cessent d'ondoyer au rythme de la prière : « Là, là, oui, là, mon petit chat ». Elle est un petit chat, ivre de câlins, qui danse son plaisir, elle est la mère chatte aussi, ronde, vibrante, travaillée d'une joie plus sombre, d'une prémonition fiévreuse, une femelle qui succombe, qui plie la nuque sous la patte sûre du mâle irrésistible, qui s'incline devant la vie, l'appel impérieux

de la vie, son injonction à jouir. Et soudain, du plus secret, du plus enfoui d'elle-même, d'entre ses reins, du fond de son ventre, elle sent sourdre une source visqueuse et chaude, qui ouvre son sexe d'un flot irrépressible, le baigne tout entier, l'étonne, le ravit, mouille sa culotte et ses cuisses. La petite est devenue une femme. Là, devant sa mère réduite à l'impuissance, bientôt gommée du monde, devant le corps inerte et raide de cette mère objet qui plus jamais ne grondera, n'interdira, ne blâmera, elle écoute en elle chanter le ruisseau de son premier sang qui ajoute à son bonheur l'exaltation du triomphe. Elle est vivante, bien vivante, et libre !

* * *

François vient de loin. Grand-mère Rose a insisté pour lui préparer une chambre à la maison. « Ce sera moins triste pour la petite de savoir qu'il y a du monde autour d'elle ». Le soir est venu, puis la nuit. Grand-mère Rose s'est installée pour de longues heures au chevet de la morte, avec sa sœur Gabrielle. Un silence absolu a remplacé les bruissements de l'après-midi. La petite a refusé l'offre de Nanie qui voulait partager son lit, s'est glissée dans le couloir, en pyjama, a frappé trois minuscules coups à la porte de François, est entrée sans attendre.

Il était couché. Il a sursauté violemment quand elle s'est penchée sur lui. « Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as peur ? Tu es triste ? ». Elle ne voulait pas mentir, elle n'a pas répondu, a seulement ouvert les draps pour se couler contre lui, souple et tout de suite pressante, accrochée à ses épaules, nouée à ses jambes.

— Écoute, non, écoute ! proteste François, à voix basse. Écoute ! Tu ne peux pas rester là !

— Redis-moi : « Mon petit chat », supplie la petite. Sa bouche est chaude, presque fiévreuse dans le cou de l'homme. Elle l'entend sourire. Il abdique avec une indulgence attendrie, arrondit sur la nuque qui cherche sa main une paume consolatrice, murmure : « Mon petit chat... Mon petit chat ».

La petite danse des épaules, resserre, à force d'obstination, l'étreinte qui la lie à lui, ferme sur la cuisse virile ses longues cuisses à elle, fines et tendres, verrouille ses bras autour du thorax où s'ouvre l'encolure d'une tunique de kimono.

— Partout, prie-t-elle, partout, touche-moi partout.

Il pose sur le coton du pyjama de fillette des doigts hésitants, légers, lui parcourt le dos de petits pianotements innocents.

— Tu devrais retourner te coucher, dit-il, tu veux quelque chose pour dormir ?

Elle frotte sa joue contre lui, à la façon d'une bête tendre et têtue.

— Que ta main ! Que ta main ! Tu sais que j'avais peur de tes mains, avant ?

— Pourquoi ?

— À cause des morts. Je savais qu'elles touchaient les morts. Je les imaginais visqueuses, glacées.

Il sourit encore, elle perçoit son amusement à un petit sursaut sous sa joue.

— Les morts sont des gens très bien, sereins, silencieux, renseignés. Leur compagnie m'est précieuse.

À son tour, elle demande :

— Pourquoi ?

Table des matières

Prologue — 5

I – Printemps 1960	7
II – Juillet 1995	23
III – Juillet, août, septembre etc. 1995	29

Du 14 au 31 juillet 1996 — 33

I – Valentin	35
II – René	51
III – Bérengère	61
IV – Zita	75
V – Marie-Berthe	85
VI – Étienne Chabert	97
VII – Ferdinand Legros	105
VIII – Raymond Matagrín	113
IX – Ghislaine Burgelin	119
X – Bérengère	131
XI – Étienne	137
XII – Zita	143
XIII – Madame Gromski	149

XIV – Marie-Berthe	153
XV – Valentin	161
XVI – René	177
XVII – Bérengère	183
XVIII – Madame Gromski	189
XIX – Martial Lenain	195
XX – Madame Gromski	203
XXI – Marie-Berthe Paquet	211

Épilogue — 217

Dans la même collection

Devenir Sienna

Eva Delambre

Les Agonies de l'Innocence

Violetta Lidell

Transports en commun

Denise Miège et Leeloo Van Loo

S'inventer un autre jour

Anne Bert

Médium

Alan Janic

Souvenirs lamentables

Françoise Rey

La peur du noir

Françoise Rey

(À paraître)

L'Appel du Large

Camille Colmin

(À paraître)

Chez le même éditeur

Le Foutre de Guerre
Son Excellence Otto

SexReporter
Ange Rebelli

Les Seigneurs
Virgil Auneroy

Priapées
Françoise Rey et Patrick Barriot

Esse
Alexandre Gamberra

*Comment je me suis tapé Paris ?
ou l'origine de la misère*
Arthur Vernon

Moralopolis
Catherine Marx

La pâle heure sombre de la chair
Julie-Anne de Sée

Correspondance Charnelle en gare du désir
Clara Basteh

Le Journal d'un Maître
Patrick Le Sage

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN UNION EUROPÉENNE SUR
LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE COLOR PACK,
EN NOVEMBRE 2013
DÉPÔT LÉGAL : 4^e TRIMESTRE 2013

Françoise Rey

Ultime Retouche

Dans ce mouiroir sinistre où les petites vieilles tombent des fenêtres comme s'il en pleuvait, chacun porte en lui un secret difficile, un souvenir terrible. Pour en conjurer les affres, tous adoptent un comportement troublant ...

Ainsi, l'exécrable directrice du service de gériatrie est en proie à une excitation démesurée chaque fois qu'elle se fait entreprendre par le croque-mort. Lui-même semble porter aux cadavres qu'il embellit une attention singulière. Ces "retouches" pourraient bien être d'une importance considérable dans le déroulement de l'affaire.

Tout au long de ce passionnant thriller érotique se succéderont intrigues et rebondissements, jusqu'à l'ultime révélation.

Françoise REY après une enfance et une adolescence grenobloises, suit des études de Lettres, puis enseigne deux ans en Vendée avant de s'établir, en 1976, dans la région beaujolaise. Mariée, mère de trois enfants, elle a été professeur dans un collège de campagne. Elle devient célèbre grâce à la littérature érotique (plus de 30 livres publiés à ce jour). Nombreux sont ceux qui la considèrent comme la "grande dame de l'érotisme contemporain".

Photo de couverture : "Haunted" par Leslie Ann O'Dell (leslieannodell.com)

COLLECTION



Tabou

www.tabou-editions.com

ISBN édition papier : 978-2-36326-018-5
 ISBN édition numérique : 978-2-36326-536-4